



Chroniques

Seconde chance

PIERRE LEMAITRE
écrivain

Œdipe à la fac



LE PROFESSEUR BRENER, qui ne voulait pas que son fils « *risque de lui faire perdre importance, éclat ou grâce* », lui donna le nom de l'un des plus

grands vaincus de l'histoire, Hannibal. Avertissement sans frais. Le fils le comprit d'ailleurs parfaitement en surnommant son père Scipion, du nom de celui qui, justement, avait terrassé Hannibal en 202, avant de soumettre Carthagène.

Le décor de cette relation filiale étant clairement planté, la pièce se déroula ensuite sans accroc : le père devint l'illustre Brener, le spécialiste incontesté de Gibbon et des guerres puniques, l'historien qui regardait avec commisération son fils tenter, en vain, de se hisser « *à la hauteur des circonstances* ». Hannibal, de son côté, n'ayant de cesse de mériter, sinon l'amour, du moins la reconnaissance de ce père triomphal, se lança lui-même dans des études d'histoire et conserva toute sa vie le souvenir cuisant du jour où le professeur s'étrangla de rire en feuilletant son mémoire consacré aux « *services dans les bains publics de la Rome classique* ». Hannibal commentera : « *J'étais l'œuvre principale de mon père, son expérience de prédilection, le bouffon de sa cour (...) le personnage affolé qui correspondait si bien à ce que le professeur attendait de moi.* » Après quoi, en toute logique, Hannibal, chassé de l'université, sombra dans un alcoolisme teinté de paranoïa, puis, ayant tout raté, survécut péniblement dans une pension de famille miteuse où il partagea son espace avec un vieillard sénile qui trouvait parfois bon de déféquer au centre de la pièce.

Aventures burlesques

Cette victoire par KO connut toutefois un étrange épilogue lorsque, deux ans après sa mort, le fantôme de son père vint soudain frapper à la porte d'Hannibal sous la forme de trois boîtes contenant des « *éléments jugés pertinents pour le développement de mon fils* » et notamment un journal intime – où le professeur « *faisait une description froide, quasi clinique de leur pacte d'hostilité, tout en regrettant l'inutile gaspillage de leurs efforts respectifs* » – et un testament lui léguant la totalité de sa fortune, à la condition que ce fils raté satisfasse à une exigence inattendue, vexatoire et perverse, à laquelle, en victime consentante, ce dernier s'empressa évidemment de se soumettre...

Voici l'argument de *Scipion*, le superbe roman de Pablo Casacuberta qui parvient à renouveler, avec talent et une jubilation communicative, la vieille rengaine œdipienne de la relation père-fils en s'appuyant sur un sens très aigu des situations drolatiques. Comme on s'en doute, ces deux êtres, en fait, se ressemblent beaucoup : Casacuberta fait parler Hannibal dans un langage précis, un peu précieux, parodie de style universitaire qui montre que leurs vies, à tous deux, sont des vides remplis de mots et de références qui trahissent « *un manque total d'univers personnel beaucoup plus triste que révoltant* ». « *Nous étions juste coupables de ne pas savoir vivre, à peu près comme tout le monde.* » Les aventures burlesques d'Hannibal s'achèveront sur un constat pathétique : « *Quelque part dans mon âme, il me manquait, son ombre tant redoutée avait été mon*

seul foyer. Inhospitalier et humiliant, c'était malgré tout le lieu où il m'avait été donné de vivre. »

Scipion, aussi passionnant qu'intelligent, est une parfaite réussite très bien servie par le talent de son traducteur, François Gaudry. ■

SCIPION
(*Escipion*),
de Pablo Casacuberta,
traduit de l'espagnol (Uruguay) par François
Gaudry, Métailié, 264 p., 18 €.

Les écrivains Agnès Desarthe, Camille Laurens, Pierre Lemaitre et le sociologue Luc Boltanski tiennent ici une chronique à tour de rôle.